



HAL
open science

Relire Sun Tzu à l'ère des réseaux et de la mondialisation

Patrick Schmoll

► **To cite this version:**

Patrick Schmoll. Relire Sun Tzu à l'ère des réseaux et de la mondialisation : Préface à l'édition en ligne de Sun Tzu, L'art de la guerre. Sun Tzu, L'Art de la guerre, Editions de l'Il, pp.16-39, 2019, Polémo-Logiques, 978-2-490874-05-7. halshs-04151837

HAL Id: halshs-04151837

<https://shs.hal.science/halshs-04151837>

Submitted on 5 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Relire Sun Tzu à l'ère des réseaux et de la mondialisation

Patrick Schmoll¹

Les transformations du monde et de la société, ainsi que les évolutions technologiques qui impactent concrètement l'organisation et le déploiement des forces armées, nous invitent depuis quelques années déjà à reconsidérer nos cadres de pensée en matière stratégique.

Répondant à cette invitation, nous sommes tentés de souligner, dès l'abord, qu'une expression telle que « pensée stratégique » devrait être considérée comme un pléonasme. La pensée *est* stratégique : penser, c'est interroger les évidences, rechercher le caché sous les apparences, évaluer les moyens nécessaires à l'atteinte d'une fin, anticiper les possibles et les devenir, préparer l'action.

Que devient la stratégie quand elle cesse d'être pensée ? Elle se couche dans la facilité des catégories déjà-là, dans le dogme et l'idéologie. Une forme repérable de cette inclination commode de la pensée est le dualisme : réduire notre lecture du monde à des oppositions entre le bien et le mal, le juste et l'injuste, l'ordre et le chaos, l'agresseur et la victime, etc. Penser le monde dans ces oppositions duelles peut être légitime à certains égards, mais n'est pas stratégique.

Or, le problème, à notre avis majeur, que connaît la pensée stratégique contemporaine, c'est qu'elle ne peut éviter de constamment achopper sur ce point, puisqu'il est de l'une des missions du stratège, dans le domaine militaire en tous cas, d'avoir à s'occuper d'un ennemi, qui en quelque sorte « frontalise » le raisonnement.

Tout stratège se devrait d'explorer cette tendance psychique, qui l'expose au syndrome des moulins à vent qu'affronte Don Quichotte. Dire que celui-ci voit en eux des ennemis parce qu'il est fou est un raccourci qui n'explique rien. Il est plus exact de dire qu'il voit en eux des ennemis car leur statut d'adversaire gigantesque à qui se mesurer est nécessaire à l'équilibre de son monde intérieur, qui réclame des princesses à protéger et des méchants de qui les protéger : il a donc besoin d'eux pour *ne pas* devenir fou, en tous cas pour ne pas s'effondrer. Du reste, qu'il soit fou ou pas, ne serait-il pas fondé à agir ainsi, c'est-à-dire à attribuer à *dessein* ce statut d'ennemi inquiétant aux moulins à vent, si ces derniers devaient lui permettre de convaincre des princesses qu'elles ont besoin de lui pour les protéger ? Oscillant semblablement entre conviction (éventuellement folle) et calcul (éventuellement cynique), la stratégie des grandes puissances est-elle foncièrement différente ? Paradoxalement, la victoire d'une stratégie de la puissance condamne le stratège au chômage, par défaut d'adversaires pouvant justifier les moyens massifs investis dans le complexe militaro-industriel. La politique d'intervention des États-Unis et de leurs alliés dans des pays comme l'Irak ou l'Afghanistan (les « armes de destruction massive » y faisant figure de moulins à vent) a ressemblé davantage à une tentative désespérée de trouver des ennemis encore crédibles, qu'à l'expression d'une véritable réflexion stratégique.

Un tel constat suggère l'idée que l'ennemi est à la fois constitutif de la pensée stratégique et qu'il en est un point aveugle (Schmoll 2010), qui l'empêche de renouveler ses cadres et l'oblige à inventer de nouveaux ennemis pour se survivre à elle-même. La force de cet aveuglement se mesure au destin du paradigme clausewitzien qui a dominé la pensée stratégique des États modernes pendant tout le XX^e siècle, à travers deux guerres mondiales et les décennies de la Guerre froide, jusqu'au

¹ Ingénieur de recherche au CNRS, Laboratoire Dynamiques Européennes (UMR 7367 Université de Strasbourg/CNRS). Cette préface est la version exhaustive d'un article au titre éponyme, paru en 2015 dans les *Cahiers de la Revue Défense Nationale* (Schmoll 2015).

point où le monde a semblé dans son entier organisé par l'affrontement de deux blocs mutuellement opaques l'un à l'autre.

Certains événements, comme la réconciliation franco-allemande après 1945, ou la guerre du Viêt-Nam, ont été annonciateurs d'une crise de ce modèle, qui a clairement éclaté avec l'effondrement de l'Union soviétique. La concentration des moyens de la puissance entre les mains de deux antagonistes a fait place à une dissémination de ces moyens (qui ne sont d'ailleurs pas que militaires, désormais, mais aussi économiques, technologiques, sociétaux, psychologiques...) entre des acteurs devenus interdépendants dans un monde complexe. Il importe donc d'étudier quelles évolutions semblent avoir rendu aujourd'hui obsolète le modèle clausewitzien de l'affrontement, pour essayer, à partir de ce que ces évolutions ont de convergent, de décrire ce que pourrait être un paradigme alternatif. C'est à cet endroit que nous rencontrons une pensée aussi ancienne qu'exotique pour des occidentaux : celle de *L'Art de la Guerre* de Sun Tzu.

Facteurs de crise de la pensée stratégique

Quatre facteurs nous paraissent déterminants de l'entrée en crise de la pensée stratégique classique : la construction européenne, la multipolarisation du monde, l'interdépendance des acteurs dans un monde devenu complexe, et les transformations induites par les technologies de réseau.

Les effets de la construction européenne

Il faut sans doute faire remonter la crise de la pensée stratégique contemporaine à la mise en question des cadres de pensée séculaires qui définissaient jusque-là en Europe des ennemis tellement fidèles dans leur inimitié qu'il n'y avait pas lieu d'interroger un modèle stratégique fondé sur la dualité de leur face-à-face.

L'une des leçons les plus saillantes de la construction européenne engagée au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale aura sans doute été de révéler l'absence de substantialité de cette figure de l'ennemi : l'ennemi n'existe pas, c'est un construit (Johler & al. 2009). L'Allemagne et la France, ennemis héréditaires, quasiment archétypiques de l'Europe depuis la compétition entre les Bourbon et les Habsbourg, sont devenues en moins de deux décennies les initiatrices de l'Union européenne d'aujourd'hui. Certes, les générations qui ont connu la guerre ont eu du mal à négocier ce véritable virage des mentalités, mais ce dernier n'en paraît que plus remarquable à leurs enfants, même aujourd'hui avec le recul des années. Les images des guerres du XX^e siècle montrent une Allemagne et une France dans lesquelles on peine à se reconnaître, alors même que nombre des protagonistes de ces conflits sont encore bien vivants. Et le plus étonnant est que l'abandon de ces figures traditionnelles de l'ennemi n'aura pas laissé dans les mémoires le souvenir d'un débat douloureux de société. Le côté presque surréaliste, schizoïde, de ce retournement fait inévitablement méditer les Européens sur la réalité des inimitiés, et les fait également hésiter quand aujourd'hui on propose à leur assentiment de nouvelles figures hostiles, qu'elles soient ethniques ou religieuses, incarnées par un État, un dictateur emblématique ou un groupe terroriste.

La stratégie, aujourd'hui, ne peut plus tabler sur la mobilisation sans discussion d'une population contre un ennemi « héréditaire ». L'après-guerre a été le moment privilégié au cours duquel les conceptions de la guerre, et du conflit en général, ont pu être réinterrogées. Dans le temps où les deux « super-grands » renouvelaient et mondialisaient les termes de la bipolarité, l'Europe se reconstruisait autrement, en rupture d'avec les polarités qui avaient fait son histoire pendant des siècles. La crise actuelle de l'Europe ne doit pas faire oublier qu'elle continue d'étendre son modèle, qui est celui d'un espace géopolitique qui n'a plus connu la guerre depuis soixante-dix ans.

Ce rapprochement des ennemis d'hier dans un contexte de déclin à l'international a suscité de nombreux mouvements intellectuels. Dans les sciences de la guerre, c'est l'époque où naît la polémologie, qui critique les prétentions rationalistes de la pensée stratégique. Contrairement à Clausewitz, Gaston Bouthoul estime que la guerre est avant tout irrationnelle. Les stratèges qui l'instrumentent en imaginant pouvoir en tirer avantage sont dupés par les impulsions belliqueuses qui les animent. Ils sont contredits par l'expérience, les guerres ayant des conséquences

désastreuses, qui épuisent les forces des belligérants et sont largement imprévisibles (Hintermeyer & Schmoll 2006, Hintermeyer 2009, 2017).

La multipolarisation du monde

Le passage, consacré symboliquement par la chute du Mur de Berlin en 1989, d'un monde bipolaire à un monde multipolaire, d'un antagonisme massif et duel à un jeu en réseau de conflits partiels et larvés, empêche la formation d'une figure forte, univoque et consensuelle de l'ennemi, et accompagne une évolution des formes de la guerre (Hintermeyer & Schmoll 2006).

Le politique s'affole devant la fin d'un univers que le dualisme ami-ennemi permettait de penser en catégories simples. Il y a comme une urgence des États à s'inventer de nouveaux ennemis sur lesquels compter pour se justifier sans avoir à approfondir la question de la démocratie, c'est-à-dire les modes de gestion de leurs conflictualités internes. Ainsi, depuis l'attaque contre les Tours jumelles de New-York en 2001, la lutte contre le terrorisme est présentée comme une « guerre », alors que le terme était jusque-là réservé aux conflits entre États (Schmoll 2002). Le terroriste n'est donc plus simplement un criminel : sa désignation comme ennemi l'élève au rang d'alter ego. Et dans cette quête d'un ennemi qui remplacerait le bloc soviétique disparu, le plus remarquable est que l'on trouve des candidats : hier, Oussama Ben Laden et Saddam Hussein, aujourd'hui, une organisation terroriste autoproclamée en califat semblent tout faire pour attirer sur eux l'inimitié des puissances occidentales. L'ennemi n'est pas qu'une projection paranoïde : elle rencontre l'assentiment actif de l'autre à jouer ce rôle, manifestement parce qu'il y gagne une reconnaissance, un statut de quasi-État, le mettant sur un pied d'égalité avec celui qui le désigne à cette place, satisfaction suffisamment forte pour être recherchée au risque d'être détruit.

Emmanuel Todd (2002) analyse à cet égard la stratégie des États-Unis comme une tentative de s'adapter à son déclin économique dans un monde dans lequel émergent de nouvelles puissances. Dans ce contexte, les États-Unis compenseraient leur perte d'influence économique en cherchant à acquérir un monopole mondial de la violence légitime. Comme ils n'en ont les moyens ni économiquement, ni militairement, ni idéologiquement, la technique utilisée serait celle du micro-militarisme théâtral : démontrer la nécessité de l'Amérique dans le monde en écrasant lentement des adversaires insignifiants, comme ce fut le cas de l'Irak.

L'interdépendance des acteurs

La pensée stratégique classique se heurte à un autre problème, qui est que le monde n'est pas seulement multipolaire, au sens où plusieurs acteurs s'affronteraient et auraient à chercher des alliances, certes plus instables, mais non inconcevables, pour restaurer la dualité. Au plan économique, les sociétés sont également devenues interdépendantes : elles ne peuvent pas détruire leurs concurrentes sans que cela ait un coût important pour elles-mêmes. Le concurrent sur tel marché est également un client sur tel autre et un fournisseur sur tel autre encore. Il n'existe plus de groupe social qui puisse vivre en autarcie : tous les acteurs de notre univers, qu'ils soient individuels ou collectifs, dépendent d'autres acteurs, non seulement pour leur développement mais pour leur survie, et cette dépendance est réciproque, même si elle est inégalitaire. Il n'est donc pas possible de détruire l'autre car sa disparition menacerait notre propre existence. Nous sommes même obligés, dans notre propre intérêt, de nous assurer qu'il ne soit pas menacé par des tiers. A contrario, l'autre est lui aussi dépendant de nous, et il devient d'un moindre enjeu d'avoir à s'en défendre. C'est très précisément cet état de conscience qui caractérise les relations entre Européens depuis deux générations, et qui rend inconcevable une guerre dans cet espace. Cette situation est historiquement sans précédent, et la tendance à la complexification des échanges permet de penser qu'elle tendra logiquement à se généraliser à l'ensemble du monde, non sans soubresauts et tensions, mais inéluctablement.

Cette interdépendance a une traduction culturelle. Les nouvelles techniques de communication et de transport font entrer l'autre, l'étranger, dans la vie quotidienne des gens. Le prix des voyages s'est effondré et il devient plus facile, en tous cas pour les occidentaux, de voyager à l'étranger. Internet

permet de rencontrer n'importe qui à l'autre bout du monde, de dialoguer avec lui, de tisser des liens qui ignorent les frontières et les distances. Cette perturbation dans les catégories du proche et du lointain (on peut avoir plus d'affinités avec un Russe ou un Chinois qui exerce le même métier qu'avec un voisin de palier à qui on ne fait que dire bonjour quand on le croise à l'occasion) perturbe les processus traditionnels de la construction de l'ennemi. Autrefois, l'étranger était quelqu'un de lointain pour la plupart des gens, sauf pour une élite qui voyageait : il était donc facile de s'en faire un ennemi. Aujourd'hui, il est proche. Ce lien de proximité est peut-être ténu, mais à une échelle généralisée, il rend difficile de maintenir une image stéréotypée des nationalités, des religions ou des ethnies, auxquelles appartiennent des gens avec qui on discute quotidiennement. Les stéréotypes de l'étranger sont d'ailleurs bousculés par la quantité d'informations qui circulent, et le niveau d'éducation accru qui permet de les interroger, de les mettre en doute, de les comparer. Les médias, même en période de guerre, ne sont plus comme autrefois au service de la cohésion nationale, ils ont souvent un effet dispersif, qui oblige les dirigeants à mettre en scène les opérations militaires à leur intention, en esquivant les aspects qui peuvent avoir des retombées négatives sur leur propre opinion publique.

Les moyens de communication ont précipité la formation d'un univers humain désormais conscient d'habiter une seule et même planète, sans possibilité de s'en échapper, les décisions de chacun ayant des effets sur tous et réciproquement. La mondialisation (que le terme en français permet de distinguer de celui de globalisation) n'est pas qu'économique : elle est sociale, politique, culturelle, écologique, et désigne également une transformation progressive des cadres de pensée intellectuels, à laquelle n'échappe pas la pensée stratégique.

La thématique à l'américaine de la lutte du bien contre le mal participe des tentatives de reconstruire de nouvelles axiologies, qui permettraient à l'action militaire de se passer de frontières et de ne plus être tenue aux cadres nationaux : l'intervention en Afghanistan en 2001 a par exemple été médiatisée comme une opération de police, et par conséquent comme une opération intérieure, et non une agression extérieure contre un État souverain. C'est là une manière de présenter les choses qui pose d'autres problèmes, car dans un univers sans extérieur, l'ennemi peut désormais être un ennemi intérieur, figure qui, si elle est entretenue, menace paradoxalement la cohésion du groupe social qui est pourtant l'objectif de la stratégie.

Les technologies de réseau

Les nouvelles technologies modifient également en pratique l'organisation des forces armées et les formes de leur engagement sur le terrain. Les dirigeants politiques et les états-majors estiment spontanément que la mise en œuvre de la numérisation devrait augmenter le potentiel d'action des armées en rendant les unités plus rapides et plus puissantes. Ce raisonnement instrumental reste marqué par un mode de pensée qui ne prend en considération que les moyens supplémentaires que les techniques offrent à l'opérateur sur le terrain ou à l'organisation dans son ensemble pour atteindre leurs objectifs. Or, les individus et les collectifs sont eux-mêmes transformés en retour par les techniques qu'ils utilisent (Schmoll 2004, 2006a & c).

L'évolution des technologies est longtemps restée sans effet sensible sur l'organisation hiérarchique des forces armées. Les engins, les appareils et les armes aujourd'hui sophistiqués supposent des « opérateurs » compétents, mais l'organisation hiérarchique continue à considérer que ceux-ci ont à obéir strictement à des instructions, celles d'un chef ou celle d'un mode d'emploi. L'introduction des nouvelles technologies et la professionnalisation de l'armée sont en train de mettre fin à cette forme organisationnelle. On sait que sur le terrain les choses sont différentes. L'engagement dans un espace de bataille numérisé, la plupart du temps urbanisé, rendu délicat par la présence de civils, oblige à ce que les temps d'obéissance aux instructions alternent de plus en plus souvent avec des temps de réflexion et d'initiative personnels de la part du combattant. La confiance dans les supérieurs est une condition majeure de la cohésion des troupes, dans un contexte où, par contre, l'incertitude et le doute sont omniprésents pour des raisons externes (complexité de l'environnement, manque de fiabilité des sources d'information...) et propres à l'individu (interrogations personnelles associées à la réflexivité). L'humain soumis au stress de la situation de combat doit trouver en lui la bonne distance entre l'émotion et le calcul, le respect des instructions

et l'adaptation à la situation, pour gérer sa propre survie, celle de son groupe, la réalisation de la mission et l'utilisation des appareils pour lesquels il est formé. Le combat en milieu urbain autant que l'utilisation de technologies avancées supposent, non plus un simple exécutant, mais un individu compétent, intelligent et stratégique.

Jusqu'à présent on n'avait pas besoin de prendre en compte ces données subjectives parce que l'individu n'était pas dans les opérations un niveau pertinent d'emploi : on engageait des escadrons ou des compagnies, dans lesquels le combattant individuel, interchangeable, était fondu dans la masse. Aujourd'hui, le niveau d'intégration interarmes est en passe de descendre au niveau du peloton, et celui-ci, qui était considéré comme le volume minimal d'emploi, pourrait être dissocié en fonction des exigences du terrain en zone urbaine. L'initiative et l'autonomie d'action des chefs sont encouragées aux plus petits échelons dans le cadre d'une mission définie par objectifs, ce qui revient à solliciter les ressources de l'individu en assouplissant le cadre hiérarchique.

Les nouvelles technologies, là encore, accompagnent une révolution culturelle. Elles confirment l'individualisation tendancielle de l'acteur, défini par sa mission dans le cadre de laquelle il prend des initiatives, identifié dans la toile de ses relations en réseau avec un groupe de « semblables ». Les ordres tendent à être discutés, voire contestés, car l'intéressé exerce son raisonnement sur ce qui lui semble légitime, y compris dans l'intérêt même des opérations. Mais en même temps, le missionnaire tend à s'approprier la mission, à s'y impliquer davantage que ne le ferait un simple exécutant.

Il semble donc qu'on aille, en raison de la précision accrue des opérations dans des contextes a contrario imprévisibles, vers une individualisation de fait, voire une personnalisation, du niveau opérationnel. D'une part, on observe le développement de formes de conduite des opérations par unités de plus en plus petites, autonomes dans le cadre d'une mission, et fonctionnant sur le mode de ce qu'en management on appelle un « groupe de projet ». D'autre part, si l'unité opérationnelle dispose d'une telle autonomie tout en restant en contact avec le QG qui l'informe de l'état du terrain, n'assiste-t-on pas à une forme d'inversion ou de subversion de la relation hiérarchique ? L'unité opérationnelle devient en effet, dans le cadre d'une « lettre de mission » dont elle interprète les termes en fonction du contexte réel, son propre centre de décision, tandis que le QG fonctionne, non plus comme un centre de commandement, mais en fait comme un centre de ressources. Cette configuration est encouragée par la forme quasi contractuelle du recrutement, qui a succédé à la forme oblatrice de l'appel sous les drapeaux : le soldat ne fonctionne plus dans le registre du sacrifice, mais dans celui, professionnel, de l'échange.

Les armes traditionnelles se présentaient comme des instruments, dans une conception de l'organisation des forces armées qui pensait le combattant pareillement comme un instrument, en se conformant à un modèle de communication linéaire, vertical et transitif : la chaîne de transmission. Les technologies de réseau, en tendant à faire descendre au niveau de chaque individu pensant, en interaction avec les autres, le lieu où s'élabore la stratégie (et où, en tous cas, se prennent les décisions tactiques), font émerger un modèle de communication au contraire pluriel, symétrique et réciproque. Cette évolution requiert des procédures décentralisées et souples, d'autant que les opérations se déroulent dans un environnement plus large, social et politique, qui est aussi plus complexe et agit en retour sur elles de manière plus imprévisible (décisions intempestives des dirigeants politiques, déclarations des médias de presse ou des sites personnels sur Internet, réactions des populations locales dans les zones d'intervention, réactions de l'opinion publique nationale et internationale).

Décrire les transformations de la pensée stratégique

Énoncer que la perplexité d'une pensée tient à son inadaptation à des conditions qui changent, c'est souligner qu'elle s'est construite en cohérence avec la société à laquelle elle était adaptée antérieurement : il n'y a pas de pensée immanente, qui ne dépendrait pas des conditions sociales et culturelles qui l'ont produite. Le modèle culturel dans lequel s'inscrit la pensée stratégique classique est fondé sur une essentialisation de la figure de l'ennemi. C'est un modèle romano-chrétien, dont il faut interroger les effets cognitifs. Et il faut de même s'intéresser aux sources

culturelles, éventuellement non européennes, auxquelles peut puiser une pensée stratégique alternative.

Le paradigme classique

La pensée stratégique que l'on peut qualifier assez indifféremment de classique ou d'occidentale est hantée par la figure de l'ennemi, qui sert ici de révélateur ou d'analyseur. Jamais la figure de l'ennemi n'est interrogée dans cette pensée : l'adversaire cherche à nous nuire, il faut le détruire ou l'empêcher de nuire, un point, c'est tout. À partir de cette prémisse, le calcul stratégique cherche à accroître les moyens de la puissance et à se défendre de la puissance de l'autre. Cette substantialisation de l'ennemi, et cette centration sur les moyens plutôt que sur les fins, permettent de ne pas interroger les motivations qui sont à l'origine du conflit, chez l'autre mais aussi chez soi, et qui l'entretiennent : s'il y a conflit, c'est du fait des intentions hostiles de l'adversaire. La forte axiologie de cette représentation, qui veut que le bien soit implicitement du côté de celui qui pense la stratégie et le mal du côté de l'adversaire, signale ses sources plus archaïquement émotionnelles, éventuellement religieuses, que rationnelles. Et si l'adversaire tient le même raisonnement dans les mêmes cadres de pensée (ce qui est fréquent), la recherche par chacun des moyens de détruire l'autre incite à une montée aux extrêmes. Les adversaires, en fait, se consolident mutuellement dans l'hostilité qu'ils se vouent.

La source culturelle de cette manière de penser ne saurait nous échapper : elle réside dans la construction même de l'individualité moderne. Le sujet moderne, celui du *cogito* de Descartes, est unifié à l'intérieur de lui-même par la rationalité de sa pensée qui ordonne le monde et le préserve du chaos extérieur. Ce fonctionnement, qui fait de la pensée un instrument de découverte, de conquête et de domestication des espaces sauvages, est profondément inscrit dans la culture européenne chrétienne, en raison de son héritage romain. Le *limen*, fossé défendu par des fortifications tout au long des frontières de l'empire romain, séparait du chaos de la barbarie l'ordre de la Cité, où s'appliquent les lois. C'est pourquoi la question de la transgression des limites est si importante dans l'histoire de Rome, depuis le meurtre par Romulus de son frère Remus (parce qu'il jouait à gambader de part et d'autre du sillon traçant les limites de la future cité) jusqu'au crime de Jules César franchissant le Rubicon. L'empire se pense donc comme l'extension d'un centre, l'*urbs* (Rome), vers une périphérie, l'*orbs*. Et le *limen* est cette ligne Maginot qui ne fait pas que sécuriser militairement l'espace physique intérieur, mais qui le protège aussi en tant qu'espace de la pensée ordonnée, civilisée, contre un extérieur sans bordure, sans limite, celui de la pensée sauvage (Schmoll 2007b).

La pensée stratégique classique est imprégnée de cette notion que l'adversaire est radicalement autre, qu'il n'y a pas lieu d'entrer en sympathie avec lui, si ce n'est pour anticiper sur ses besoins et ses intentions en vue de les contrôler. La stratégie est donc historiquement l'apanage de militaires, de Jules César à Clausewitz, en passant par Napoléon, Antoine de Jomini, et de nombreux autres. Elle est pensée dans un rapport indénouable à la guerre : les considérations sur ce qui n'est pas directement l'engagement des forces armées, à savoir l'économie, l'état de l'opinion, les institutions politiques, sont d'abord traitées dans ce qu'elles impactent le sort des armes, lequel est central pour la victoire. La guerre comme activité visant anthropologiquement à administrer la mort à l'extérieur du groupe social domine une pensée qui ne peut donc entièrement se débarrasser des catégories, des valeurs, des rites propitiatoires associés à cette activité, et notamment des notions comme l'honneur, l'ordre, une certaine conception du sujet et de la discipline. Les frontières entre le dedans et le dehors, l'ami et l'ennemi, sont claires. La ruse est mal vue, ses connotations sont entachées de lâcheté et de fourberie, on lui préfère la recherche d'un surcroît de moyens, la levée en masse, nécessitant discipline et obéissance. C'est aussi une stratégie adaptée pour ceux qui ont les moyens de la puissance. Elle est cohérente avec un type de société, l'État-nation, cohésif, qui reproduit le modèle civilisationnel opposant un en-soi ordonné et rationnel à un en-face primitif, soumis à des émotions inintelligibles.

Le paradigme culmine chez Clausewitz (1832-34), dans la notion de guerre totale. Pour lui, l'Histoire humaine est celle d'une guerre qui ne s'arrête jamais et donc d'une inévitable montée aux extrêmes. Le modèle clausewitzien, en se fondant sur la pérennité du caractère hostile de

l'adversaire, même dans les temps de paix entre deux guerres, conduit à entretenir la nécessité d'une pensée stratégique constante, mais fondée sur la recherche de moyens toujours plus puissants et massifs de coercition, la fin ne pouvant résider que dans la destruction de l'autre.

La fragilité d'une pensée qui n'interroge pas son modèle de l'adversaire se révèle aujourd'hui, dès lors que la figure de l'ennemi devient incertaine (Schmoll 2009). La nécessité pour le stratège d'identifier des ennemis sur lesquels faire porter son raisonnement, dans un contexte où les catégories classiques opposant le dedans et le dehors, le civil et le militaire, explosent, risque de produire des ennemis qui ne sont plus des États-nations mais des groupes terroristes, ou des ennemis intérieurs qui, pouvant aussi bien être des civils, c'est-à-dire n'importe qui, menacent en réalité la cohésion du groupe dont la stratégie est censée assurer la sécurité. Dans l'affolement intellectuel, la stratégie rompant avec son principe d'objectivité pour rechercher un ennemi à tous prix, produit de l'idéologie, comme la notion de « choc des cultures » de Huntington (1996), mais pas de réflexion ayant une réelle portée pratique.

La perplexité de la pensée stratégique classique réside donc centralement dans la conception de l'ennemi qui est son point aveugle. D'une part, elle est fondée sur le postulat de son hostilité première. S'il y a guerre, c'est parce que l'ennemi l'a provoquée directement (en la déclarant) ou indirectement (en nous obligeant à la lui déclarer). Les guerres sont toujours des guerres de défense, même quand, suivant l'adage, la meilleure défense est l'attaque. L'exposé des motifs permet de ne pas s'interroger sur nos mobiles, et écarte de ce fait une partie des considérations réelles qui président à l'engagement et dont l'analyse aurait permis d'imaginer d'autres solutions. La stratégie peine également à envisager l'ennemi comme un semblable, agité au moins autant par les mêmes inquiétudes que par les intentions hostiles qu'on lui suppose. Elle réduit l'espace de confiance qui serait une condition de l'action négociée.

Le paradigme des réseaux

On voit que le malaise actuel de la stratégie et de la géopolitique consiste dans la difficulté, dans un univers devenu planétaire, multipolaire, complexe et instable, de retrouver un ordre bipolaire, une représentation d'un intérieur contre un extérieur, du bien contre le mal permettant d'orienter l'action, bref une axiologie. Il est donc nécessaire que la stratégie se reconstruise un nouveau paradigme.

Il est possible de reprendre la figure de l'empire comme un guide-ligne intéressant en tant qu'idéaltype ayant jusque-là nourri les raisonnements des stratèges : il conviendrait d'en suivre les transformations contemporaines, qui nous disent quelque chose des nouvelles formes de la pensée stratégique (Schmoll 2007b). En effet, l'empire sous sa forme romaine a vécu, qui opposait un centre civilisé à un espace barbare qui l'entoure et le menace. La mondialisation rend de plus en plus obsolète la notion de frontière territoriale : il n'y a plus d'*orbs* au sens spatial physique du terme, ce qui veut dire que l'*urbs*, la civilisation, est partout. Les rares espaces sauvages qui subsistent sont désormais, à l'inverse, entourés par la civilisation, qui s'est même récemment avisée de les protéger d'elle. Le stratège du futur ne peut que considérer le monde dans les catégories de l'empire universel, lequel n'est plus territorial, mais est une expression de la lutte générale et éternelle de l'ordre contre le chaos.

Certaines traditions culturelles, longtemps étrangères à l'Europe romano-chrétienne, ont considéré l'empire sous cet angle. On pense en particulier à la Chine, dont l'histoire et la géographie diffèrent de celles des empires occidentaux (grec, romain, coloniaux modernes) fondés sur l'exploitation d'une périphérie par un centre. Comme l'Égypte ancienne, la Chine a bâti un État centralisé multimillénaire sur la nécessité d'organiser collectivement l'irrigation des terres (Wittvogel 1957). Et comme l'Égypte, elle a longtemps été protégée sur ses frontières extérieures par des espaces naturels (océan, chaînes montagneuses, déserts) : l'ennemi non chinois était éloigné, moins nombreux, moins cohésif, il ne se manifestait qu'épisodiquement. Les guerres se déroulaient entre Chinois eux-mêmes. De sorte que le politique donne l'impression d'avoir été davantage pensé comme une question de gouvernance interne que comme une mobilisation du collectif contre un ennemi extérieur.

Sun Tzu, dont on suppose qu'il fut à la fin du VI^e siècle av. J.C un général au service du roi de l'État de Wu, énonce les propositions du traité qui lui est attribué, *L'Art de la Guerre*, sur la base d'un principe rationnel : les guerres ne se gagnent pas par chance ou par quelque intervention divine, elles sont affaire d'organisation et de stratégie. Deux idées maîtresses guident ce texte. D'une part, le stratège ne considère pas l'adversaire comme un ennemi étranger qu'il s'agit d'éliminer ou d'asservir, mais comme un possible futur sujet de l'empereur, appartenant à une même entité nationale et impériale qui a existé de tous temps sous le même ciel, qui se trouve peut-être présentement désunie, mais que le stratège s'attache à réunifier. Il ne faut donc pas le détruire, mais au contraire le préserver autant que possible, puisque ses sujets et ses richesses seront demain ceux de l'empire.

D'autre part, il considère comme absurde d'amasser les moyens de la puissance, car le roi y épuise les ressources du pays et finit par s'aliéner le peuple. Le vrai art de la guerre est de soumettre l'ennemi sans combat. Sun Tzu préconise l'engagement de forces anodines aux bons endroits, en utilisant la ruse, la tromperie, des actions de manipulation qui ont l'avantage d'être souvent plus rapides et toujours moins coûteuses que les actions guerrières proprement dites.

Cette façon de penser est étrangère à nos traditions militaires, qui ne la jugent pas honorable. Mais, de même qu'il faut comprendre la pensée clausewitzienne dans son contexte romano-chrétien, il faut replacer la lecture de *L'art de la guerre* dans celui de la culture chinoise, et du taoïsme en particulier, qui commande de s'adapter en souplesse aux circonstances. Cette adaptabilité n'exclut nullement une position éthique, au contraire. D'une part, le premier des éléments à prendre en compte pour l'élaboration d'une stratégie est le cadre moral dans lequel elle s'inscrit : la guerre doit poursuivre un objectif qui est en accord avec l'état de pensée du peuple, car l'adhésion de celui-ci est indispensable. D'autre part, les qualités du chef sont primordiales : il est ferme sur un petit nombre de principe qui assoient la constance de sa démarche, et pour le reste, il s'adapte. Il y a, dans l'esprit du Tao, recherche d'une cohérence entre tous ces éléments : l'esprit du chef est en phase avec son époque, ses hommes, le peuple, la vision de sa place sur la terre et sous le ciel...

Les stratèges orientaux, qui ne sont pas embarrassés par une conception de l'honneur héritée du moyen-âge féodal chrétien, et se placent dans la perspective du service de l'empire, inaugurent donc une manière de penser la stratégie qui n'est pas militaire, mais morale et politique : l'ennemi n'est pas un étranger, il est susceptible de devenir un sujet de l'empereur, et donc un pair. Il faut rechercher avec lui ou contre lui des alliances, manier la ruse, les approvisionnements, l'argent, et pour cela connaître l'ennemi, le comprendre, en avoir, pour tout dire, un modèle psychologique. Alors que la pensée stratégique occidentale a généralement pu s'exonérer d'un tel modèle et ne recourir qu'à une psychologie rudimentaire de l'ennemi, pour ne rechercher que les moyens de le mettre hors de combat.

Dans la tradition occidentale, cette manière de concevoir la stratégie est également présente, mais elle est souvent le fait de non-militaires, juristes ou diplomates : on pense en particulier à Nicolas Machiavel. Elle a singulièrement un moindre succès, en tous cas officiel, surtout chez les militaires. Elle est entachée de connotations négatives. On trouvera Machiavel et Sun Tzu sur le chevet des négociateurs, et par la suite, des dirigeants d'entreprise qui ont à construire des stratégies excluant l'emploi d'armes dont ils ne disposent pas. Pour les mêmes raisons, ils inspirent également les dirigeants de forces armées, quand la puissance de feu est considérablement inférieure à celle de leurs adversaires, comme dans le cas de guérillas ou de guerres de libération nationale : Mao semble s'être inspiré de Sun Tzu, bien qu'il s'en soit officiellement défendu.

Ce modèle stratégique, qui a longtemps été écarté, tant que les moyens des puissances occidentales permettaient de prouver la pertinence des approches clausewitziennes, connaît un regain d'intérêt depuis l'échec des États-Unis et de l'Union soviétique sur des terrains où les opérations militaires finissent par s'enliser : Vietnam, Afghanistan, guérillas urbaines, opérations terroristes... Il semble aujourd'hui adapté à un monde complexe, interdépendant, organisé en réseaux.

On citera pour terminer, en exemple d'un tel type d'approche, le fameux texte de Mark Granovetter sur « la force des liens faibles » (1973), qui décrit sans doute pour la première fois, à propos d'un cas concret, les rapports existant entre la structure en réseau d'une société et les formes de l'action stratégique. Il s'agit du cas de deux communautés de quartier de Boston qui résistent à un

programme municipal de développement urbain. La première, Little Italy, a une identité forte, elle est principalement composée d'immigrants italiens, étroitement liés par de multiples attaches familiales, d'amitié et de voisinage. Elle pense sa résistance dans les termes classiques de l'opposition d'un groupe solide à un ennemi bien défini. La seconde communauté, Charlestown, ressemble davantage à nos quartiers d'aujourd'hui : les habitants sont individualistes, les liens entre eux sont en première approche lâches et l'organisation communautaire faible. Les commentaires des observateurs politiques de l'époque prédisent que la communauté cohésive est mieux équipée pour organiser sa résistance. Mais, contrairement à ce point de vue, la communauté de Little Italy finira par disparaître, car sa cohésion interne ne l'empêche pas d'être isolée dans son environnement et d'y avoir peu d'alliés : la composition démographique du quartier sera par la suite profondément modifiée par les transformations urbaines. Au contraire, les habitants de Charlestown, qui avaient une vie socialement riche également ailleurs que dans leur quartier, et donc des appuis partout dans Boston, résisteront avec succès. Granovetter fait l'hypothèse que la force des liens faibles réside dans leur capacité à investir des contextes et des niveaux sociaux différents. Dans un processus de mobilisation et de résistance, cette expansivité compte davantage que la cohésion, même si l'engagement de chacun est suscité par les circonstances et sans doute limité en durée.

La sociologie et la psychologie, qui ont longtemps été écartées du raisonnement stratégique, sont appelées à y reprendre une place importante, en ce qu'elles permettent au stratège de traiter les angles morts d'une vision focalisée sur le duel. Les notions de réseau et de complexité suggèrent de puiser dans les approches systémiques, qui accordent un rôle important à l'analyse stratégique des acteurs (Crozier & Friedberg 1977). L'exemple décrit par Mark Granovetter montre que des stratégies peuvent être développées, qui semblent contre-intuitives dans les cadres de pensée classiques, dominées par la figure du duel, mais qui sont les plus efficaces dans une logique de réseau. On ne peut manquer, à cet endroit, de citer également les travaux de l'école de Palo Alto, qui font usage du paradoxe pour faire évoluer des situations bloquées par leur apparente rationalité (Watzlawick & al. 1967).

L'intérêt, aussi, d'une telle perspective est qu'elle s'applique à toute situation d'affrontement avec n'importe quel adversaire, même en l'absence de moyens apparents de défense ou d'attaque. Le raisonnement stratégique n'est plus l'apanage du puissant dans une relation dissymétrique que réclamait au contraire le modèle classique (c'est le plus fort qui gagne). Il peut être repris par n'importe qui, chacun étant apte a priori à devenir stratège, sur un plateau d'échecs où le nombre de pièces est moins important que leur disposition (c'est le plus intelligent qui gagne).

Références

- Beauchard J. (1981), *La dynamique conflictuelle. Comprendre et conduire les conflits*, Paris, Réseaux.
- Clausewitz (von) C. (1832-34), *Vom Kriege*, Hinterlassenes Werk des Generals Carl von Clausewitz, Bd. 1-3, bei Ferdinand Dümmler, Berlin. Tr. fr. par N. Waquet (2006), *De la guerre*, Paris, Rivage.
- Crozier M. & Friedberg E. (1977), *L'acteur et le système*, Paris, Seuil.
- Granovetter M.S. (1973), The Strength of Weak Ties, *American Journal of Sociology*, 78, 6, p. 1360-1380.
- Hintermeyer P. (2009), Polémologie et construction de l'ennemi, in Johler R. & al. (2009), p. 25-33.
- Hintermeyer P. (2017), Extension des passions belligènes, *Études polémologiques*, 55, p. 73-94.
- Hintermeyer P. & Schmoll P. (2006), Nouvelles figures de la guerre : vers un changement de paradigme, *Revue des Sciences Sociales*, Strasbourg, Université Marc Bloch, 35, p. 6-11.
- Huntington S.P. (1996), *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New-York, Touchstone. Trad. fr. (1997), *Le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob.
- Johler R., Raphaël F. & Schmoll P. (eds) (2009), *La construction de l'ennemi*, Strasbourg, Néothèque. Rééd. (2019) Strasbourg, Éditions de l'III.
- Klinger M. (dir.) (2007), *Héritage et actualité de la polémologie*, Paris, Téraèdre.
- Stratégiques*, n° 72, 1998, numéro à thème "Ami-ennemi", Paris, Institut de stratégie comparée. Numéro téléchargeable sur <http://www.stratisc.org/>.

- Schmoll P. (2002), Le 11 septembre : la fin de la modernité ?, *Cultures en Mouvement*, n° 44, février, p. 55-57. Texte repris et discuté in M. Pagès & al. (2003), *La violence politique. Pour une clinique de la complexité*, Ramonville Saint-Agne, Érès, p. 47-53 et 91-108.
- Schmoll P. (2004), Réseaux et organisation militaire. Exposé introductif au débat "L'impact des réseaux infocentrés sur la conduite des opérations", in (coll.), *L'engagement des blindés au XXI^e siècle, Actes des Journées de l'Arme Blindée 2004*, Saumur, École d'Application de l'Arme Blindée Cavalerie, p. 97-101.
- Schmoll P. (2006a), Les mutations de l'organisation militaire à l'ère de la guerre numérique, *Revue des Sciences Sociales*, Strasbourg, Université Marc Bloch, 35, p. 94-103.
- Schmoll P. (2006b), Verschiebung von Fronten und Grenzen in der digitalen Kriegsführung, in Th. Hengartner & J. Moser (Hg.), *Grenzen und Differenzen. Zur Macht sozialer und kultureller Grenzziehungen*, Akten des 35. Kongress der Deutschen Gesellschaft für Volkskunde, Dresden, 2005, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, p. 665-674.
- Schmoll P. (2006c), L'empreinte des nouvelles technologies sur les formes de la guerre, in Martin Ph. & Simiz S. (dir.) (2006), *L'empreinte de la guerre. De la Grèce classique à la Tchétchénie*, Panazol, Lavauzelle, p. 541-549.
- Schmoll (2007a), Guerres introuvables et guerres innommées. Pour un retour sur l'objet de la polémologie, in Klinger M. (dir.), *Héritage et actualité de la polémologie*, Paris, Téraèdre, p. 129-140.
- Schmoll P. (2007b), La *Translatio Imperii*. Transmission et transformations d'un mythe politique européen, *Revue des sciences sociales*, 37, p. 118-125.
- Schmoll P. (2009), L'ennemi introuvable, in Johler R. & al. (2009), p. 297-309.
- Schmoll P. (2010), L'ennemi, point aveugle de la pensée stratégique, in P. Hintermeyer, M. Klinger & S. Schehr, *Lectures du conflit*, Strasbourg, Néothèque, p. 201-217.
- Schmoll P. (2015), Relire Sun Tzu à l'ère des réseaux, in Comité "Penser autrement" de l'École de Guerre, *Penser autrement : pour une approche critique et créative des affaires militaires*, Paris, Les Cahiers de la Revue Défense Nationale, p. 80-86.
- Todd E. (2002), *Après l'empire. Essai sur la décomposition du système américain*, Paris, Gallimard.
- Watzlawick P., Helmick Beavin J. & Jackson D.D. (1967), *Pragmatics of human Communication. A Study of Interactional Patterns, Pathologies, and Paradoxes*, New-York, W.W. Norton & Co. Trad fr. (1972), *Une logique de la communication*, Paris, Seuil.
- Wittvogel K.A. (1957), *Oriental Despotism: A Comparative Study of Total Power*, New Haven, Connecticut, Yale University Press.